

Prix suisses de littérature

Figures majeurs de la littérature contemporaine, les lauréats des Prix suisses de littérature 2017 ont retenu l'attention du jury avec des romans, qui revisitent l'histoire ou se confrontent à l'actualité, et avec des récits brefs, qui auscultent, avec humour, les diverses composantes du quotidien.

Des romans entre histoire et actualité

La liberté et la langue sont au cœur du roman d'Annette Hug, *Wilhelm Tell in Manila*. José Rizal, son personnage principal, est un héros national philippin qui traverse l'Allemagne alors qu'il traduit en tagalog la pièce de Friedrich Schiller Guillaume Tell.

Michel Layaz consacre *Louis Soutter, probablement* à ce peintre et musicien, qui fut interné dans un asile à l'âge de 52 ans. Son écriture, pleine d'empathie, se nourrit d'archives et de dessins pour réinventer le parcours d'un créateur longtemps méconnu.

Dans *Allegra*, Philippe Rahmy interroge les ressorts de l'exclusion à travers le portrait d'un jeune père de famille. Trader français d'origine algérienne, il se voit confier la préparation d'un attentat dans une Londres agitée par le mouvement Occupy et à la veille des Jeux Olympiques.

Que ce serait-il passé si son père était parti pour l'Argentine ? Dieter Zwicky s'appuie sur cette liberté qu'offre la fiction pour réinventer la trajectoire de son père dans *Hihí – Mein argentinischer Vater*, un roman habilement construit et au style savamment ciselé.

Le quotidien saisi avec humour

Connu pour ses poèmes en dialecte soleurois, Ernst Burren signe avec *Dr Chlaueputzer trinkt numa Orangschina* un premier roman qui donne voix à six personnages de la campagne. Ceux-ci dévoilent leurs désirs et leurs soucis dans vingt-quatre monologues délicatement entrecroisés.

Dans un style doucement ironique, Laurence Boissier explore les usages d'espaces tels que la chambre d'hôtel, le balcon ou le seuil. Au fil de cet *Inventaire des lieux*, composé de près de soixante textes, s'élabore également une autofiction sensible et réjouissante.

Jens Nielsen s'attache aux petits riens du quotidien. D'abord écrits pour la radio, les courts récits de *Flusspferd im Frauenbad* mettent en scène de nombreux personnages. L'auteur les place dans des situations ordinaires qui souvent déraillent.

Laurence Boissier : *Inventaire des lieux*, art&fiction, Lausanne, 2015

« *Un matelas de chambre d'hôtel se charge en rapports humains allant du meilleur au pire, qui se superposent en strates invisibles, et nous nous couchons dessus.* »

« *La droite est un espace immense que l'on trimbale toute notre vie et toujours du même côté, le côté droit. D'après les scientifiques spécialisés dans la neurolinguistique, c'est vers la droite que nous tournons notre regard lorsque nous inventons des histoires.* »

Une autofiction sensible et pince-sans-rire

On reconnaît la prose de Laurence Boissier à son humour pince-sans-rire, à son attention aussi pour les situations incongrues ou gênantes qui surgissent dans le quotidien. *Inventaire des lieux* rassemble une soixantaine de textes courts sur des lieux, ou des plutôt des notions spatiales, tels que la chambre d'hôtel, le train, le balcon, la cour de récréation ou encore le gouffre. D'inspiration pérecquienne, ces récits explorent les emplois possibles de ces espaces. La narration mêle fantasmes, angoisses et souvenirs plus ou moins inventés. Le ton, descriptif et faussement naïf, parodie souvent le langage de la publicité ou du mode d'emploi. Ces textes, de longueur variable, sont ponctués par une chute aussi imprévisible qu'efficace. Ce livre dépasse cependant le simple inventaire : au fil des pages se dessine également une autofiction touchante et réjouissante.

On y retrouve, en effet, la silhouette et les traits de l'auteure, qui utilise le je, mais aussi le tu, le vous ou un il impersonnel. On perçoit ainsi le mal-être d'une adolescente plus grande que la moyenne. Dans le récit d'humiliations vécues dans le milieu scolaire ou médical, sont particulièrement mises en évidence ces normes qui pèsent sur les corps des femmes. Dans d'autres pages, plus jouissives, on lit le plaisir. Là encore, on devine qu'il s'agit autant d'anecdotes que de désirs mis en scène.

Dans cet ouvrage singulier, l'écriture littéraire devient un moyen de se jouer des normes et de transformer certains souvenirs en se donnant un meilleur rôle – de briller ainsi aux yeux de ses enfants – et de provoquer un sourire complice chez ses lectrices et ses lecteurs.

La deuxième édition d'*Inventaire des lieux*, qui paraît début 2017, est augmentée de textes inédits sur de nouveaux lieux.

Biographie

Laurence Boissier, née en 1965, vit à Genève. Autrice qui excelle dans la forme brève, elle est également artiste, architecte d'intérieur et traductrice. Elle publie plusieurs récits parmi lesquels *Projet pour madame B* (2010), *Noces* (2011) et *Cahier des charges* (2011).

En 2009, elle reçoit une bourse Nouvel auteur de la Ville et du Canton de Genève ainsi que le Prix Studer/Ganz.

Elle intègre *Bern ist Überall* en 2011, collectif d'écrivains lauréat du Prix Gottfried Keller 201, avec lequel elle monte régulièrement sur scène et signe deux livres sonores, *Ir Chuch/Dans la cuisine/En cuschina* (2013) et *Renens* (2015).

**Ernst Burren: Dr Chlaueputzer trinkt nume Orangschina
(L'ongleur ne boit que de l'orangina), Cosmos, Muri b. Bern, 2016**

«On aimerait garder pour soi ses sentiments et ses pensées les plus profondes par crainte de n'être quand même pas compris, et de juste s'exposer à des blessures. Quand nous nous parlons, il s'agit donc forcément d'un dialogue de sourds.» (Ernst Burren, entretien)

«es geit aune mönsche gliich / me cha eifach mängisch nit das ha / wo me gärn möchti»
(«c'est pareil pour tout le monde / des fois on peut tout simplement pas avoir / ce qu'on aimerait»)

Un roman à l'écoute de six voix intérieures

C'est la première fois qu'Ernst Burren écrit un roman. *Dr Chlaueputzer trinkt nume Orangschina* (L'ongleur ne boit que de l'orangina) se compose de 24 brefs monologues récités par six personnages. Ce qui fait la force de Burren y demeure intact : la langue, le dialecte soleurois, qui fait que les gens s'expriment dans un langage de tous les jours résolument direct.

Dans ce roman il est question de Fredi et Bethli Abegglen, qui continuent à exploiter une petite ferme à septante ans, au grand dam de leur fils Paul, lequel aimerait mieux se construire une maison sur ces terres. Paul est enseignant, il a une bonne place, mais il fait aussi des cauchemars la nuit à cause de l'école. Ces trois protagonistes, ainsi que quelques autres, racontent ce qui se passe dans leur petit monde bien à eux. Au tout début du livre, une femme rouquine, assise dans la fontaine, se plaint d'avoir été abusée. Pas de quoi impressionner Fredi et Bethli, ils ont leurs propres soucis.

Ernst Burren parvient toujours à capter avec justesse et humour la vie intérieure de ses personnages grâce à la précision de leur expression. Les six protagonistes s'adressent à un interlocuteur intime auquel ils semblent faire confiance. Ils lui parlent de leurs désirs et de leurs soucis. Il en résulte un tissu de renvois, de relations et de points de vue qui ne cessent de se contredire aussi, mettant ainsi en lumière les événements. Il n'est pas rare que ce qui semble de prime abord inoffensif tourne au vinaigre au fil de la lecture. Burren est un sceptique qui se cache avec élégance derrière la simplicité de ses monologues.

Biographie

Ernst Burren est né en 1944 à Oberdorf près de Soleure, où il vit toujours. Il a grandi dans une auberge villageoise. Au sortir de l'École normale de Soleure, il a exercé la profession d'enseignant primaire à Etziken et Bettlach jusqu'à sa retraite, en 2003.

Burren est l'auteur d'une œuvre conséquente, qui comprend des poèmes, des textes en prose et des pièces de théâtre. La caractéristique la plus frappante des 29 titres parus à ce jour réside dans l'usage systématique du dialecte. Il a développé une forme et une langue parfaitement originales qui font de lui un des principaux représentants de la littérature alémanique écrite en dialecte.

Burren a fait ses débuts en 1970 avec le recueil de poèmes *derfür und derwider*, suivi un an plus tard par ses premières histoires intitulées *Scho wider Sunndig*. Derniers titres parus: *Füürwärch* (histoires 2008, traduction française *Feu d'artifice*, à paraître en 2017), *Schnee schufle* (histoires, 2010), „Dr Troum vo Paris“ (histoires, 2012), *No einisch uf d Maledive* (textes en dialecte, 2014) et le roman *Dr Chlaueputzer trinkt nume Orangschina* (2016). Autant d'œuvres qui ont valu à Ernst Burren de nombreuses distinctions.

Annette Hug : *Wilhelm Tell in Manila, Das Wunderhorn, Heidelberg, 2016*

« Guillaume Tell à Manille », éditions Das Wunderhorn, Heidelberg, 2016

«À la fin, Rizal se permet d'améliorer un peu Schiller. »

« Le vénéré seigneur d'Attinghausen pense-t-il *tayo*, nous tous ensemble, nous les serviteurs et les barons nous parlerons des affaires du pays, ou choisit-il un pronom exclusif, *kami*, un très distingué "nous-deux-mais-vous-autre-pas" ? »

À la croisée de deux mythes

En l'an 1886, José Rizal (1861-1896), héros national des Philippines, se rend en Allemagne pour se perfectionner en tant que chirurgien ophtalmologue. En parallèle, il traduit dans sa langue maternelle, le tagalog, *Guillaume Tell*, drame de Friedrich Schiller sur la liberté des peuples. Son frère lui en a fait la demande. Mais l'entreprise s'avère plus périlleuse que prévu. Rizal se voit confronté d'une part à deux systèmes de langue fortement divergents, et d'autre part, à la matière même de la pièce, ce mythe de la Suisse primitive, qui résiste à une transposition dans des Philippines alors sous domination coloniale de l'Espagne. *Guillaume Tell à Manille* exploite ces difficultés pour offrir une fascinante réflexion sur les langues, la liberté et la répression.

Annette Hug part sur les traces de José Rizal à travers toute l'Allemagne et soumet son travail de traduction à une observation minutieuse. Distillée d'abord avec parcimonie, puis de plus en plus présente et insistante, la dramaturgie de la pièce de Schiller s'impose à la structure du livre. Scène après scène, Rizal progresse à la fois dans l'histoire du héros de Suisse primitive et l'histoire coloniale des Philippines pour mieux en explorer les différences culturelles. Le roman qui en résulte ouvre aussi pour la Suisse de nouvelles perspectives. Le tagalog n'offre pas à Rizal de mot adéquat pour « liberté » ni la possibilité d'exprimer les différences de genres, mais propose par contre deux formes spécifiques de collectivités pour un seul pronom « nous » en allemand. À travers le parcours de José Rizal, qui sera exécuté dix ans plus tard dans son pays, accusé d'avoir conduit une insurrection, Annette Hug jette une nouvelle lumière sur le mythe de Tell.

Biographie

Annette Hug, née en 1970, est une écrivaine établie à Zurich. Elle a fait à Zurich et Manille des études d'histoire et des « Women and Development Studies ». À Manille elle apprend aussi le tagalog, la langue des Philippines. Avant de devenir écrivaine à temps plein, elle a enseigné à l'université, travaillé comme secrétaire générale de syndicat et écrit pour différents journaux.

Elle a publié trois romans à ce jour: *Lady Berta* (2008), *In Zelenys Zimmer* (2010) ainsi que *Wilhelm Tell in Manila* (2016). Le dernier a été récompensé par le Prix suisse de littérature.

Annette Hug travaille aujourd'hui à un nouveau roman.

Michel Layaz : *Louis Soutter, probablement, Zoé, Carouge-Genève, 2016*

« On aurait dit un vagabond chic, un dandy errant, une sorte de prince à moitié déchu. »

« Le papier et la chair de ces corps nus ne faisaient qu'un. Joie, vitalité et indolence : ils s'ébrouaient lumineux sous le soleil, s'offraient à la nature. »

Portrait d'un homme habité par la création

Dans les récits de Michel Layaz, menés par une langue précise, on trouve nombre de laissés pour compte, de personnages fantasques et de anti-héros. Bien qu'il soit un artiste aujourd'hui mondialement reconnu, Louis Soutter appartient bien à cette étrange famille romanesque.

Né à Morges en 1871, Louis Soutter connaîtra le succès comme musicien puis la chute, avant d'être reconnu par d'autres artistes pour ses dessins. Violoniste virtuose, rapidement attiré par la peinture, il épousera une Américaine qui le placera à la tête de l'Ecole des beaux-arts de Colorado Springs, avant de revenir en Suisse où il finira interné dans un asile en raison de l'instabilité de ses humeurs – et de ses finances. Il passera une vingtaine d'année à l'hospice jurassien de Ballaigues.

Dans cet univers régi par des règles et une morale sévères, c'est par le dessin et la marche que cet homme habité par la création se construira un espace de liberté. Son œuvre picturale, longtemps méconnue, choquera le personnel de l'asile mais sera remarquée par plusieurs grands artistes. Parmi eux, Jean Giono et Le Corbusier, son cousin, lui apporteront leur précieux soutien.

Le roman de Michel Layaz, construit en deux parties, retrace ce destin qui rappelle ceux de Robert Walser, son contemporain, et de l'August Suter de *L'Or* de Blaise Cendrars. Si un solide travail d'archives et une connaissance de ses œuvres picturales nourrit indéniablement ce récit – et le narrateur s'y réfère scrupuleusement –, il s'agit bien d'un roman qui tire sa force des descriptions sensibles de la création et des tourments de cet artiste hors normes.

Biographie

Michel Layaz, né à Fribourg en 1963, vit à Lausanne. Il publie *Quartier Terre* en 1993, un premier roman ramené d'un voyage de six mois autour de la Méditerranée. Lors d'une résidence à l'Institut Suisse de Rome, il rédige son troisième livre, *Ci-gisent* (1998).

C'est avec *Les larmes de ma mère*, paru en 2003, qu'il obtient une plus large reconnaissance, en Suisse comme en France. Pour ce roman, réédité dans la collection de poche Points, il reçoit le Prix Michel-Dentan 2003 et le Prix des auditeurs 2004 de la Radio suisse romande. Suivent, entre autres, *La joyeuse complainte de l'idiot*, *Deux sœurs* et *Le Tapis de course*. En 2006, il est invité au Salon du livre de Paris pour représenter la Suisse, avec Noëlle Revaz et Agota Kristof. Il est aujourd'hui considéré comme l'un des principaux auteurs romands. *Louis Soutter, probablement* est son onzième livre.

Ses textes ont été traduits en plusieurs langues, dont l'italien et l'allemand. En 2016, *Le tapis de course* paraît dans une traduction d'Yla von Dach: *Auf dem Laufband* (verlag die brotsuppe).

Site personnel : www.layaz.com

Jens Nielsen: *Flusspferd im Frauenbad, Der gesunde Menschenversand*, Luzern 2016

« Un hippopotame au Bain des dames »

« La liste des choses qu'on n'a jamais faites / elle est de plus en plus longue... pour peu qu'on vive assez longtemps / un jour viendrait où on n'aurait presque rien fait.»

« Ma soupe est fichue. / Elle est dans l'assiette, couchée, fendue. Trouée.»

Croquer dans le quotidien

Les textes de Jens Nielsen traitent de choses tout à fait banales et quotidiennes. Mais ces choses se dérèglent de façon fort étrange, car l'auteur se plaît à mettre un grain de sable dans les rouages. Résultat : de drôles d'histoires, bizarres comme celles que l'on peut lire dans « Un hippopotame au Bain des dames ».

Tout peut arriver. Une petite femme vit à l'intérieur d'une boule de Noël, on l'en fait sortir pour Noël, et elle est immédiatement dévorée par un chien. Ou bien c'est un hippopotame qui s'échappe du zoo, trotte en ville, jusqu'aux trams et jusqu'au Bain des dames pour ensuite, dans une minuscule goutte d'eau, revenir au zoo. Ou un grand escogriffe qui entre dans une boulangerie et demande:

« J'aimerais une... » Et il a beau essayer de finir sa phrase, impossible d'ajouter un seul mot. Le processus de vente échoue, la normalité sort de ses gonds et les roues tournent à vide.

Sens et non-sens se mêlent allègrement, microcosme et macrocosme se confondent, le possible dérape sans transition dans l'impossible. Dans ces textes, Jens Nielsen révèle son sens du comique, aussi affable que perfide, qui rappelle les sketch et les bouffonneries. Il est cependant un narrateur parfaitement gentil. Ses textes flirtent avec l'aimable frayeur, la charmante calamité qui ne se présentera peut-être jamais.

Jens Nielsen a écrit ses histoires pour la radio : pour l'émission « Früh-Stück », sur la chaîne culturelle de la Radio-Télévision suisse. En une ou deux minutes, il s'agit de réveiller les auditeurs et les auditrices, au double sens du mot. Avec ces histoires absurdes et enjouées dans la tête, comme l'écrit l'auteur dans l'histoire intitulée « Transparence », « on avance à travers la vie avec précaution. Si on avance. »

Biographie

Jens Nielsen, né en 1966, est comédien, présentateur et écrivain. Il a des racines danoises. Il a fait ses études au Conservatoire d'art dramatique de Zurich et vit et travaille aujourd'hui entre Zurich et Berlin. Après sa formation, il a collaboré à divers projets scéniques, dont certains ont été réalisés avec Aglaja Veteranyi. Depuis 2007, il est l'auteur en titre de la formation *Trainingslager*. Il fait des tournées depuis 2006, avec jusqu'ici cinq programmes en solo.

Son œuvre comprend douze pièces de théâtre, onze pièces radiophoniques et trois recueils d'histoires, courtes ou très courtes : *Alles wird wie niemand will* (2009), *Das Ganze aber kürzer* (2012), ainsi que le recueil primé, *Flusspferd im Frauenbad* (2016). Deux pièces de théâtre sont en préparation, ainsi que le programme scénique *Nieder mit den Schmetterlingen*. Son travail lui a valu plusieurs prix, dont récemment, en 2016, une distinction de la Ville de Zurich ainsi que le prix suisse de littérature pour *Hippopotame au Bain des dames*.

Acteur, Jens Nielsen aime à présenter ses textes par cœur.

Site personnel : www.jens-nielsen.ch

Philippe Rahmy : *Allegra*, La Table Ronde, Paris, 2016

« Quand on habite près d'un zoo, on change sa façon de voir. À force d'entendre des animaux sauvages, on devient moins civilisés. Plus sincères. »

« Mes parents se sont entendus sur mon prénom, Abel, un personnage de la Genèse et du Coran. Ce prénom ratissait large. J'étais paré pour affronter la France. »

Un monde à la dérive

Allegra, c'est le roman d'une descente aux enfers. C'est le récit d'un monde à la dérive. Abel Iflissen, le personnage principal, est un jeune père de famille, un Français d'origine algérienne (selon la formule des médias), un mathématicien brillant qui travaille comme trader dans la City londonienne. La ville se prépare à accueillir les Jeux olympiques d'été. Dans ses rues, se réunissent des militants du mouvement Occupy. Dans la vie d'Abel, plus rien ne va, ni son couple, ni son travail. En quelques heures, il perd tout et se voit confier la préparation d'un attentat à la bombe.

Ce récit raconté à la première personne se tisse dans les errances d'Abel. Celui-ci trouve refuge dans un hôtel crasseux derrière lequel dorment des réfugiés en quête d'exil. C'est là qu'il prépare ses explosifs, qu'il sombre dans l'alcool, qu'il se replonge aussi dans ses premières années. Alors qu'il tente de renouer avec Lizzie, sa compagne anglaise, il se confronte à son histoire et à son identité. Il se souvient de la boucherie que tenaient ses parents à Arles, de l'expropriation dont ils ont été victimes comme de nombreux commerçants du quartier, un épisode dont son père ne s'est jamais remis. Il repense à son arrivée une Angleterre où on lui a offert un poste dont il n'aurait pas pu rêver en France. Philippe Rahmy signe un roman captivant dès ses premières lignes. La tension de l'intrigue est maintenu jusqu'au bout. Détaillant l'intimité de son personnage qui se perd, Philippe Rahmy réussit à traiter de façon convaincante l'actualité. De ce livre se dégage un regard très sombre sur ce monde globalisé. Toute confiance dans l'humain n'est cependant pas perdue.

Biographie

Philippe Rahmy naît à Genève en 1965 de père franco-égyptien et d'une mère allemande. Il entame des études de droit, puis de médecine que sa santé fragile l'empêche de terminer ; il est atteint de la maladie dite des os de verre. Il obtient par la suite une licence en égyptologie et philosophie.

En 2005, il publie un premier recueil de poèmes *Mouvement par la fin*, puis un second *Demeure le corps* (2007). Après *Béton armé* (2013), un récit de voyage, il adopte pour la première la forme du roman dont il dit qu'elle est, pour un écrivain, « la forme naturelle de la protestation » et publie *Allegra*. Il est également actif sur des sites littéraires comme remue.net. Il séjourne actuellement aux États-Unis, où il travaille à un nouveau livre.

Auteur d'une œuvre internationalement reconnue, il reçoit de nombreux prix, parmi lesquels le Prix des Charmettes/Jean-Jacques Rousseau 2006, le Prix Michel-Dentan 2014 et, récemment, le Prix Rambert 2016

Site personnel : www.rahmyfiction.net

Dieter Zwicky : *Hihi – mein argentinischer Vater*, Pudelundpinscher, Wädenswil, 2016

« Hihi – mon père argentin »

« Non, je ne crois pas à la phrase juste. Je crois à la phrase fausse. » (Dieter Zwicky à propos de son écriture)

« Macro ; tout devait être macro, explique Monsieur le Docteur, notre regard sur les choses autant que possible comme à travers le verre épais du hublot d'une capsule Soyouz. »

Réinventer le récit d'une vie

Dieter Zwicky ne rend pas à ses lecteurs la tâche facile. Ses livres font appel à la patience, et en même temps à l'instinct du jeu. Mais pour celui qui s'y prête, la lecture de son dernier livre, intitulé *Hi hi – mon père argentin*, est recommandée.

Le « que serait-il arrivé » littéraire est le moteur de ce récit de vie fictif dans lequel Zwicky reconstitue ce qui aurait pu se passer si son père, jadis, avait accepté un poste en Argentine. Père aurait atterri en Argentine, il serait allé à Montevideo, aurait fait la connaissance du docteur Diaz, par exemple. Rien que des conjectures, des fantômes, des inventions à propos de quelque chose qui ne s'est jamais passé, car le père est resté à la maison auprès de sa femme et de ses enfants.

Dès son titre, Dieter Zwicky ne peut réprimer un sourire. Il ne raconte pas une action au cours logique, mais assemble des phrases détachées et de courts paragraphes. Dans les vides et les transitions entre eux se passe ce qui produit le « Zwicky Sound » : l'arrêt après chaque point, avant que la phrase suivante ne décolle. Cette écriture invite littéralement à une lecture à haute voix, qui permet de vivre le comique tantôt enjoué, tantôt furieux, la verve intacte, et qui fait de la lecture un plaisir tout particulier.

Dieter Zwicky aime les voltes langagières et les courbes narratives derrière lesquelles de nouveaux personnages surgissent et disparaissent à nouveau, comme Julio ou la fille Alicia, ou l'énigmatique belette de Namibie. « Quelle méthodologie peu commune » est-il dit une fois, quand Père et Diaz philosophent à propos de cet animal singulier. On peut en dire autant de ce texte.

Biographie

Dieter Zwicky, né en 1957, est écrivain ; il vit et travaille à Uster, dans l'Oberland zurichois. Après ses études de théologie, il a gagné sa vie pendant 29 ans comme auxiliaire à la Poste ; il exerce aujourd'hui, à côté de l'écriture littéraire, l'activité de correcteur.

Dieter Zwicky pratique une « prose réflexive », méditant constamment avec humour sur sa propre narration. Son œuvre comprend à ce jour cinq volumes : *Der Schwan, die Ratte in mir* (2002), *Reizkers Entdeckung* (2006), *Cottonville. Mein afrikanisches Jubeljahr* (2008), *Slugo. Ein Flughafengedicht* (2013) et *Hihi – Mein argentinischer Vater* (2016).

Il s'est vu décerner en 2006, pour sa prose, le Prix Schiller de la Banque cantonale zurichoise (ZKB). Après le Prix Kelag du Concours Ingeborg-Bachmann en 2016, *Hihi – Mein argentinischer Vater* lui vaut en 2017 le Prix suisse de littérature.

Dieter Zwicky, excellent interprète de ses propres textes, travaille actuellement à un nouveau roman.